FRC-2.14.44

14144

PROJET DE LETTRE

Coll
FRC
1885.2

A ENVOYER

PAR LE ROI DES FRANÇAIS,

AU ROI DE BOHÊME ET DE HONGRIE;

PAR FRANÇOIS GAMON, Député du Département de l'Ardèche.

Le 19 Avril, l'an 4 de la Liberté.

Lettre de Louis-Seize, Roi des Français, à son neveu le Roi de Bohême et de Hongrie.

MON NEVEU,

Au moment où la guerre la plus injuste est sur le point d'éclater contre la nation française, je lui dois la manifestation de mes principes et de

THE NEWBERRY LIBRARY

mes sentimens : je vous dois, et à tous les rois de l'Europe, des conseils qui, si vous écoutez la froide raison et la saine politique, peuvent vous ramener au respect que vous devez à un grand peuple libre. D'ailleurs, en vous faisant sentir de plus en plus les périls et l'injustice de vos entreprises, je vous donne une dernière preuve de mon amour pour la paix, et de ma bienveillance pour d'anciens alliés.

Délivré du terrible fardeau d'une autorité absolue, j'ai reconnu que la souveraineté résidoit essentiellement dans le peuple ; que la liberté et l'égalité, bases impérissables de notre pacte social, étoient des droits imprescriptibles de tous les hommes : j'ai senti que toutes les institutions sociales devoient se rapporter à l'utilité commune : enfin, je me suis pénétré de la dignité du citoyen ; et plus glorieux d'être le premier fonctionnaire d'un peuple libre, que l'oppresseur d'un peuple esclave, j'ai prêté le serment de maintenir la constitution nouvelle.

Ce n'est donc pas l'intérêt qu'inspire ma situation, qui peut vous mettre les armes à la main ; c'est la haine des principes consacrés dans la déclaration des droits, c'est la crainte de leur propagation qui vous ont fait former ce concert nouveau dans l'histoire du monde, *pour maintenir l'honneur et la sûreté des couronnes.* Ces mots

nous ont révélé vos alarmes et vos motifs, et vous n'avez pas prévu que les efforts d'une ligue plus superbe que formidable, pour étouffer les vérités éternelles de la raison et de la nature, hâtoient leur explosion, tôt ou tard inévitable. Votre traité impolitique est un véritable manifeste des despotes contre les peuples : il a fait comprendre aux nations asservies, qu'il existoit un intérêt des peuples, différent de l'intérêt des couronnes ; et dans la balance de la raison, et dans le secret de leurs consciences, les hommes de tous les pays pèsent en ce moment les prétentions des rois et les droits des nations.

Quel si grand intérêt, se disent-ils, a pu servir de base à ce concert formé contre la France, qui semble avoir réuni les intérêts les plus discordans, aveuglé la politique de tous les potentats, amorti les haines et les passions qui jusqu'à ce jour les avoient armés les uns contre les autres ! Eh bien ! cet intérêt commun à tous les tyrans est celui d'écraser la liberté de tous les peuples : c'est-là une vérité simple que tous les hommes ont sentie, et que les rois eux-mêmes ont imprudemment proclamée !

Cependant, vous faisant illusion sur la véritable disposition des esprits, vous croyez avoir atteint le moment favorable de forcer à des capitulations humiliantes une société de 25 millions

d'hommes ! Et c'est lorsque le patriotisme, dont la force indomptable est encore un secret pour les rois, embrâse tous les cœurs ; c'est lorsque le murmure sourd de l'Europe opprimée vous fait augurer une révolution générale ; c'est lorsque tous les peuples se montrent impatiens de la tyrannie, que vous prétendez la rétablir en France ! Ce comble d'aveuglement me fait pressentir que la Providence, lasse des tyrans, les précipite à leur ruine. Ne voyez-vous pas qu'il vous est impossible, même par des prétextes spécieux, *de justifier l'injuste guerre dans laquelle vous allez vous jeter?* En renonçant solemnellement au droit de conquête et à tout attentat contre l'indépendance des autres nations ; en déclarant que son vœu le plus cher est de vivre en paix et bonne intelligence avec les puissances étrangères ; en traitant tous les hommes comme ses amis et ses frères, le peuple français a réuni de son côté le ciel et l'humanité, et ne vous a laissé que l'injustice et la barbarie. Dans cette situation, vos menaces et vos hostilités sont marquées au coin d'une injustice si criante, que vous ne pouvez les continuer sans exciter l'indignation de tous les peuples. Quelle douleur pour mon ame de voir tous les moyens conciliatoires infructueusement épuisés ! La vérité ne peut percer cette foule d'intrigans qui vous assiégent : l'orgueil et l'ambition sont

sourds à notre voix. Je serois coupable de retenir plus long-temps la nation indignée : le moment approche, d'assurer son indépendance par la force des armes.

Nous allons commencer la guerre sans cesser de desirer la paix. Ce n'est point pour étendre notre domination et notre puissance, que nous allons nous précipiter par torrens aux champs de la victoire, mais pour garantir notre liberté de l'oppression des tyrans. Eh ! pourroit-on nous accuser de vouloir mettre des nations sous le joug, nous qui détestons la tyrannie, et faisons des vœux pour la liberté de tous les peuples ? Pourroit-on nous accuser de vouloir envahir les richesses de nos voisins, nous qui, pour prévenir jusqu'aux moindres sujets de guerre, avons offert aux princes possessionnés en Alsace, pour de *vains droits* qu'ils réclamoient sous le titre d'indemnité, des sacrifices pécuniaires énormes ? Ah ! nous sommes trop pénétrés des malheurs et des désordres inséparables de la guerre, pour l'entreprendre sur de légers différends : nous sommes trop avares du sang des hommes ; pour le faire couler au gré de nos passions : vaincus, la mort sera notre partage ; vainqueurs, nous gémirons encore sur des succès désastreux, soit parce qu'ils auront coûté du sang et des larmes à nos ennemis, soit parce que, dans la confusion du carnage, nos

armées ne s'arrêteront pas aussi-tôt que la victoire, et s'abandonneront peut-être aux fureurs d'une juste vengeance.

Mon neveu, malheur aux rois qui font la guerre lorsqu'ils n'y sont pas forcés par l'intérêt des peuples ! Ces rois sont des fléaux qui dépeuplent le monde, et méritent l'exécration des hommes. La guerre la plus heureuse prive toujours les peuples des douceurs et des avantages incalculables de la paix, étouffe les arts, le commerce et l'industrie, répand dans leurs états la désolation et l'effroi, et les rend odieux à tous les hommes soumis à leur gouvernement ; leurs triomphes sanglans ne sont que le pompeux appareil de l'affliction publique : le père pleure son enfant, l'épouse son époux, tandis que le conquérant triomphateur insulte par une joie féroce à la douleur de toutes les ames sensibles. Je trouve dans ma famille un exemple frappant de cette vérité. Louis XIV, qui fit trembler toute l'Europe avec une nation esclave, ruina presque autant sa nation victorieuse, que les autres nations vaincues.

Jeune roi de Bohême, où vont vous entraîner l'ambition, l'inexpérience, et des conseils perfides ? Quoi ! la félicité du peuple, le respect pour la justice, l'amour de l'humanité, l'horreur du carnage, les dangers auxquels vous vous exposez,

la loyauté, la magnanimité de la nation française, ne parleront pas plus haut dans votre ame, que la voix de vos ennemis! Ils sont vos ennemis, ceux qui vous portent à menacer un peuple ami, qui, jadis, servit votre pays en allié fidèle; votre pays, qui ne partageant pas votre haine contre le peuple français, pourroit bien se rappeler les droits que nous avons acquis à sa reconnoissance; votre pays, que vous pourriez rendre heureux et conserver paisible, en acceptant l'alliance que nous vous avons si généreusement offerte. Craignez que vos armées ne résistent à votre volonté despotique; craignez, si vos armées obéissent servilement, la responsabilité de leurs défaites; craignez, enfin, si vos armées sont victorieuses, que ces mêmes puissances qui vous poussent à une guerre injuste, peut-être dans le secret espoir d'affoiblir la puissance autrichienne qui dès long-temps les inquiète; craignez, dis-je, que ces mêmes puissances ne voyent plus en vous, après la victoire, qu'un roi entreprenant et ambitieux contre lequel elles doivent un jour se liguer : de toutes parts, quel que soit le résultat de la guerre que vous provoquez, je vous vois en butte à la haine, à la jalousie de vos voisins, et vous marchez sur une surface qui cache des gouffres prêts à vous dévorer.

Moi, Roi constitutionnel des Français, je vous

déclare, et à tous les Rois de l'Europe, et à tous les peuples du Monde, que je veux gouverner, sous l'empire des lois nouvelles, un peuple qui sache, dans tous les temps, préférer la mort à la perte de la liberté; qui n'entreprenne jamais une guerre injuste, mais qui ne termine une guerre juste, que par le châtiment terrible de ceux qui auront troublé son repos : je veux vivre en paix avec tous les Rois qui chériront le peuple français, mais je veux aussi combattre jusqu'à la mort tous ceux qui tenteront de nous rendre esclaves, l'un et l'autre, en m'investissant d'une autorité arbitraire. Que mes ennemis ne se flattent pas que je ne saurai pas l'art de commander mes armées, parce que je saurai choisir de bons généraux, et des généraux patriotes : qu'ils ne s'imaginent pas que nos bataillons nationaux seront peu redoutables, parce qu'ils ne seront pas depuis longtemps accoutumés à camper, et aux exercices militaires; on les trouvera toujours invincibles par leur courage, par leur patience dans les fatigues, par leur audace dans les combats, et par un patriotisme que les mauvais succès ne sauroient abattre : oui, les défaites seront plus terribles encore pour nos ennemis, que nos victoires; et si le sang des patriotes français crie une fois vengeance du fond de l'Allemagne, la nation française armée se levera toute entière, et, comme un torrent

débordé, ira fondre sur ses ennemis, et planter les enseignes nationales sur les ruines de tous les trônes ! Ce sera dans ce moment d'orage, que partira la foudre suspendue sur les têtes impies. Alors la Nation bouleversée par la guerre, rejetera de son sein les hommes corrompus, comme les flots, gourmandés par les vents, vomissent sur le rivage les animaux que la mort a rendus la proie de la peste et de l'infection.

Après tant de calamités, viendra le moment où méprisant ce faste et cette opulence que regrettent mes courtisans, et qui ne servent qu'à nourrir les vices et la corruption, je pourrai, par une sage économie, fournir à l'Assemblée nationale le moyen d'adoucir le fardeau des impôts, de travailler au soulagement des agriculteurs, jusqu'à ce jour partie la plus précieuse et la plus opprimée de la société. Représentant héréditaire de la nation française, je veux m'unir si intimement aux représentans élus, que mon vœu provoquera tous les décrets favorables au peuple, auxquels par ma sanction je m'empresserai de donner le caractère de lois : je veux que chaque citoyen laborieux, gagnant facilement sa vie par son industrie, ou par la culture de ses terres, ne soit plus avare de sa génération, se persuade que les enfans sont sa première richesse, et lègue à l'Etat une famille utile, robuste et nombreuse : je veux

substituer à toutes mes volontés, à tous mes goûts, à tous mes caprices, la seule volonté de la nation, la volonté des lois : je veux chaque jour écrire quelqu'une des lois nouvelles dans le fond de mon cœur, et déraciner tous les préjugés et tous les principes consacrés par l'orgueil et la tyrannie ; je veux faire le bien du peuple, que de vils flatteurs m'ont trop long-temps empêché de faire ; je veux garder la royauté constitutionnelle, qui fera la prospérité de la nation, et ne plus tourner mes regards vers cette royauté inconstitutionnelle, qui n'enrichissoit qu'un petit nombre d'intrigans sur les débris de la fortune publique. Mes frères ont brisé tous les liens qui m'attachoient à eux, en persistant dans l'espoir aussi insensé qu'injurieux, de me faire rompre ceux qui m'attachent au peuple français : mes frères ne s'inquiètent pas du bonheur du peuple, parce qu'ils ont hérité de mes aïeux l'habitude de le mépriser : mes frères, dont la prodigalité scandaleuse a tant de fois révolté les Français, énervés par les voluptés et par les douceurs d'une vie molle et efféminée, sont à jamais indignes de prendre part au gouvernement : qu'ils ne comptent pas même sur le superflu de ma liste civile, que je veux verser dans le sein des pauvres, car je sais trop ce qu'elle coûte au peuple, pour en faire un autre usage ; que mes frères traînent loin de

la terre de la liberté, leur déplorable existence ; qu'ils cessent de m'empoisonner de leurs conseils, de leur délire et de leurs remords.

Je veux élever dans les principes de la révolution, mon fils.....mon jeune fils, qui tromperoit cruellement mes espérances, si, sous les traits heureux dont la nature l'a doué, il pouvoit cacher une ame ennemie du peuple et de la liberté : plût au ciel qu'il ne devînt jamais roi, s'il pouvoit ne pas chérir les hommes, ses égaux ! tombe sur sa tête le glaive des lois, si jamais il veut être un tyran ! Mais instruit par des amis de la liberté, élevé au sein d'une nation éclairée, celui dont le berceau a retenti des premiers cris de la liberté française, celui dont les oreilles sont frappées chaque jour, à chaque instant, de ces accents patriotiques : *Vive la Nation* ! celui-là ne sera pas tourmenté par la perte d'une autorité absolue : libre de préjugés, ennemi de la flatterie, ami de tous les Français, il ne pourra soupirer pour un autre bonheur et pour une autre gloire, que pour le bonheur et la gloire du peuple français.

Je veux nétoyer mon palais de toutes ces femmes corrompues qui séduisirent mes prédécesseurs, qui creusèrent, dans les excès d'un luxe contagieux, l'abyme de la dette nationale, qui jamais n'ont brillé des charmes de la pudeur, et

qui sembloient avoir fermé la porte du Louvre à toutes les vertus.

Je veux écarter de ma personne, et d'auprès de ma compagne, ces prêtres fanatiques, ces pestes sociales, qui voudroient nous persuader que la constitution outrage la Divinité, au moment où la Divinité la protége d'une manière si éclatante. Je veux m'entourer de ces hommes sages, vrais ministres d'un Dieu de paix, qui au lieu de vomir à mes côtés l'imposture et le blasphême, et de distiller tout le venin de la superstition et du fanatisme, prieront l'Être-Suprême qui veille spécialement sur les destinées des peuples libres, de me donner les lumières et la sagesse nécessaires pour assurer au peuple la jouissance des bienfaits que lui promet la constitution nouvelle. Je veux éloigner enfin ces nobles ulcérés qui me fatiguent sans cesse des regrets de l'intérêt personnel, et des ressentimens de l'amour-propre; et les seuls citoyens distingués par leurs talens et et leur probité, posséderont mon estime et ma confiance.

Mon neveu, tels sont mes sentimens: pourriez-vous me faire l'outrage de douter de leur sincérité, lorsque vous ne pouvez douter qu'ils soient inspirés par l'amour du peuple français, et de l'humanité? Si vous affectez d'en douter, je vous regarde comme mon ennemi, comme le fléau des

peuples que vous gouvernez ; et je ne vois plus en vous qu'un usurpateur que doit poursuivre la vengeance de la nation française.

Tels sont les principes communs aux représentans élus, et au représentant héréditaire du peuple français. J'entends déjà la voix de l'Assemblée nationale dire à tous les Français : « Citoyens, bientôt la trompette va sonner le signal des combats, la chûte des tyrans, et la souveraineté des nations : votre patriotisme ardent nous inspire, en ce moment, non pas d'enflammer votre courage, mais de vous recommander de ne jamais oublier, au fort du combat, que tous les hommes sont frères, que les despotes seuls sont vos ennemis, que moins vos victoires seront sanglantes, plus vous pourrez rendre d'hommes à la liberté. Tandis que dociles à la voix de vos chefs, aux règles de la discipline, aux lois de l'humanité, vous ferez la première guerre, peut-être, que puissent avouer la justice des dieux et celle des hommes, ne craignez pas que les citoyens qui resteront dans leurs foyers, se rendent coupables de violation des lois : ils sentiront que le respect pour les personnes et les propriétés doit augmenter dans ce moment de crise universelle ; ils sentiront que par des attentats à la loi, ils allumeroient la guerre civile, ou entretiendroient une anarchie dévorante qui vous arracheroit la

victoire des mains, qui nous rendroit la proie des despotes étrangers : soumis aux autorités constituées, surveillant tous les hommes suspects, redoublant de travail pour fournir à la subsistance de nos intrépides défenseurs, toujours prêts à voler où les appellera la voix de la patrie, ils garderont l'attitude imposante d'un peuple placé par sa volonté stable, entre la liberté ou la mort.

Nous, vos représentans, nous acheverons les lois nécessaires au rétablissement de la paix intérieure, et à la prospérité du royaume. Nous chercherons tous les moyens de suffire aux dépenses de la guerre, sans augmenter, d'une manière trop aggravante pour le peuple, la masse des impôts. Braves guerriers, lorsque les tyrans seront vaincus, vous viendrez recevoir de nos mains les couronnes civiques qui vous attendent ; et cependant, inébranlables à notre poste, nous nous occuperons constamment de toutce qui peut intéresser le salut de l'Etat, avec le même calme et le même courage que nous recevrions la mort, si le ciel nous la destinoit pour prix de notre fidélité à nos devoirs et à nos sermens.

Tel sera le langage de l'Assemblée nationale.

Mon neveu, faites chérir votre règne par la paix ; ne forcez pas les peuples, indignés de vous

voir entreprendre une guerre injuste, et toujours désastreuse, à se soulever contre l'oppression, et à pousser ce cri retentissant comme la foudre autour du palais des Rois : NOUS VOULONS ÊTRE LIBRES.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.